
**José Manuel Losada Goya, Victor Hugo et l'Espagne.
L'imaginaire hispanique dans l'œuvre poétique**

Jean-Marc Hovasse



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4416>

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 346-347

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Marc Hovasse, « José Manuel Losada Goya, Victor Hugo et l'Espagne. L'imaginaire hispanique dans l'œuvre poétique », *Studi Francesi* [En ligne], 179 (LX | II) | 2016, mis en ligne le 01 septembre 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4416>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

José Manuel Losada Goya, Victor Hugo et l'Espagne. L'imaginaire hispanique dans l'œuvre poétique

Jean-Marc Hovasse

RÉFÉRENCE

JOSÉ MANUEL LOSADA GOYA, *Victor Hugo et l'Espagne. L'imaginaire hispanique dans l'œuvre poétique*, avec la collaboration d'André Labertit, Paris, Honoré Champion, 2014, 560 pp.

- 1 Dans une préface qui se signale par sa brièveté – à peine sept pages (il est vrai que la conclusion en compte encore trois fois moins) – et par son emploi récurrent du groupe nominal «le vécu», l'auteur explique que son livre «se propose d'entrer dans l'imaginaire espagnol de Victor Hugo», et tente sans conviction de justifier son choix de s'être limité pour cette enquête à la seule poésie. Sa méthode est des plus simples: suivre tous les recueils dans l'ordre, en commençant par les œuvres d'enfance et de jeunesse. Les choses se gâtent, dans cette perspective, avec *La Légende des siècles*, placée après *L'Art d'être grand-père* sans considération pour la Première Série, et pour les recueils de la Troisième République *in fine* regroupés en trois sections (*Les Quatre Vents de l'Esprit*, *Toute la lyre* et enfin des «*Varia*» pour huit recueils tardifs et posthumes). À choisir la chronologie, il aurait mieux valu suivre l'édition procurée par Jean Massin au Club français du Livre. À l'intérieur de chaque recueil, l'auteur se livre à un relevé plus ou moins systématique des occurrences toujours à la limite de la paraphrase, si près du texte que l'effet en devient quelquefois comique. S'agit-il de commenter le «cheval de Calatrava» de la «Chasse du burgrave», cela donne: «À notre connaissance, il n'existe pas de race de chevaux de ce nom; c'est le moindre des soucis du poète. Il s'est saisi de la forte sonorité du mot et de sa charge évocatrice (c'est un des quatre grands ordres militaires espagnols) pour élaborer un inattendu jeu de rimes [...]». À d'autres occasions, l'exégète fatigué ne livre plus qu'un canevas énigmatique. Après avoir constaté que *La Fin de Satan* «n'entretient aucun lien

avec notre sujet», il cite sept vers consacrés à Torquemada et les commente ainsi avant de passer à autre chose: «Succession notionnelle: charpentier-bûcheron-bûcher-autodafé-Torquemada. Pause: le bois, c'est la Croix. La Rédemption est niée dans la Très Catholique Espagne». Les approximations sont légion, les hypothèses les plus hasardeuses présentées comme des certitudes: la liaison de Mme Hugo avec Lahorie, les liens de Victor Hugo avec son père, le tirage des *Odes et poésies diverses*, nous en passons, et des pires. Il est vrai que les références en matière de biographie de l'auteur se limitent à peu près au(x) livre(s) d'Edmond Biré (1829-1907). L'auteur doit sans doute aussi à cet aimable critique sa condescendance à l'égard de Victor Hugo, qui sonne bizarrement aujourd'hui. Deux exemples parmi cent. Après tant de travaux sur *Les Orientales*, est-il encore possible d'affirmer tout de go que «la confusion hugolienne des lieux et des dates, des héros et des événements ne résiste pas à la moindre analyse historique, géographique ou littéraire» (p. 66)? Qu'il n'y a dans *La Pitié suprême* «rien de neuf», ou que l'on trouve dans *Religions et Religion* «les mêmes lieux-communs» que dans *Châtiments* (p. 355)? Plus intéressante tout de même est la connaissance dont l'auteur semble témoigner de la bibliographie en espagnol sur Victor Hugo et l'Espagne. Il a par exemple le mérite de nettement distinguer le «Séminaire des Nobles» du *Colegio de San Antón*, d'exhumer d'un article espagnol de 1917 la liste authentique de ceux qui furent en pension avec Victor Hugo, ou d'apporter des informations aussi ébouriffantes que celle-ci: que l'ode «À Ramon, duc de Benav.» s'adresse à Ramón Riquer Gallegos, fils du cinquième marquis de Benavent, commanditaire des quintettes pour guitare de Boccherini. Cette démonstration occupe sept pages (autant que l'introduction), mais le résultat est cette fois à la hauteur. Ajoutons à ces compliments l'index final des noms et des lieux, qui pourra rendre de signalés services à ceux qui se pencheront à leur tour sur cet immense sujet. L'anthologie d'une trentaine de «textes», qui occupe les 135 dernières pages du livre, aurait été utile si le livre avait été édité en espagnol. En français elle ne sert pas à grand-chose, d'autant qu'elle ne corrige pas les vers faux de la première partie, à l'image de tel alexandrin de treize syllabes («Des pas d'un conquérant l'Espagne encore fumante») aussi incorrect p. 28 que p. 375 (il est vrai, pour être juste, que l'alexandrin de onze syllabes cette fois, cité à deux reprises p. 34, en compte bien douze p. 382). Laissons à l'auteur le dernier mot (de sa conclusion): les «empreintes espagnoles [...] n'ont d'intérêt que rapportées aux textes où elles figurent»; «c'est en ce sens qu'il nous paraît légitime de dire que l'Espagne est une des composantes majeures de l'être et du faire poétique de Hugo».